

# GWENDAL COULON VU PAR SARAH LOLLEY

## N'ARRÊTE JAMAIS DE FAIRE LE PITRE



Performance dans le cadre de l'exposition « Ne pas déranger », Atelier non-étoile, Tour Orion, Montreuil, 2022. © Yves Bartlett

Mon salon fait 13 m<sup>2</sup>. Humble cabinet de curiosités fait-maison, il est partiellement décoré de traces d'amours déchus, de collaborations passées, et de trois œuvres de l'artiste Gwendal Coulon. Une aquarelle récemment acquise sur leboncoin.fr arbore le mot « salon », et permet à chacun-e de mes invité-es de se situer dans mon maigre palace. Une seconde, de sa série des *Cy Twombly*, est en dépôt chez moi depuis quelques mois. Il faut d'ailleurs vraiment qu'il vienne la récupérer, bien que je ne sois pas contre le fait de la garder à jamais. La troisième n'en est pas vraiment une, puisqu'il s'agit d'une feuille de brouillon A4 abîmée que j'ai moi-même ramassée, puis encadrée, dans une tentative maladroite de capturer un instant. Y est griffonné le chemin de fer de la performance qu'il a réalisée dans le cadre de l'exposition « Ne pas déranger » à la Tour Orion que j'ai curatée avec Camille Velluet en novembre 2022<sup>1</sup>. Elle ressemble à une liste de courses un peu étrange — « *Intro ; Sia ; Palette ; blues ; Frac ; Pixies ; Jocelyn Wolf ; BZH ; Chorale ? ; agriculteur ; Perrotin ; Tiamo ; Sum 41* » — et me rappelle l'état de stress de Gwendal Coulon ce soir-là. Une angoisse colossale qui m'avait surprise à l'époque, et sur laquelle il est revenu lors de notre dernier entretien en vue de l'écriture de ce texte.

Car s'il est aujourd'hui cet artiste hybride surtout reconnu pour ses œuvres plastiques et performées et son persona Internet singulier, c'est par la musique que tout a commencé pour Gwendal Coulon. Après des études au conservatoire et à la fac de musicologie de Rennes, et une palanquée d'auditions qu'il qualifie lui-même de ratées — comme si toute forme de performance en public était vouée

à l'échec — l'artiste intègre les Beaux-Arts de Paris en 2015 tout en continuant la musique en parallèle<sup>2</sup>.

Pourtant, la performance est aujourd'hui devenue pour Gwendal Coulon une nouvelle manière de créer des situations sonores, de faire spectacle sans qu'on attende de lui une perfection inhérente au monde, souvent plus formaliste, de la musique. Dans ses œuvres performées, l'artiste chante, nous raconte des histoires et opère une forme de prise d'otage bienveillante du public qui a du mal à détourner les yeux des péripéties qui se déroulent face à lui. Il y joue notamment de la guitare électrique en même temps qu'il joue de la gêne, de la nôtre comme de la sienne. Une gêne qui découle de gestes maladroits, de situations absurdes poussées à l'extrême, mais aussi de playbacks ratés et de plaisanteries dont il use et abuse. Imprégné des codes classiques du concert, mais aussi de ceux de la performance contemporaine, Gwendal Coulon étonne autant qu'il émeut. De l'humour et du spectacle, omniprésents dans son travail, se dégage en effet une étrange mélancolie, une amertume cathartique mais enjouée, que l'on peut aussi trouver dans ses peintures, ou encore dans une vaste série d'aquarelles parfois mimant l'interface d'Instagram. Dans cette dernière, il fait pleurer des mots à travers des formules telles que « *j'pense à toi* » ou « *j'ai fait de mon mieux* ». Une apparente maîtrise de la loose, assumée par l'artiste, qui semble constituer une manière pour lui d'aborder des névroses intérieures avec lesquelles nous sommes toutes et tous familiers. C'est cette même démarche — ainsi qu'un maniement expert du FOMO caractéristique de ces espaces — qui peut être illustrée par

<sup>2</sup> C'est d'ailleurs une exposition qui prend la forme d'un album de musique que l'artiste décide de mettre en place lorsqu'il obtient une résidence d'un an à La Station (Nice) — « Une joie de vivre, une mort de rire » (du 3 février au 18 mars 2023).

<sup>1</sup> « Ne pas déranger », Tour Orion, du 24 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 2022. Commissariat : emploi fictif (Sarah Lolley & Camille Velluet).

la façon dont Gwendal Coulon utilise les réseaux. Comme lorsqu'il maîtrise ses effets d'annonce et publie « *je viens d'apprendre que pour la 6<sup>ème</sup> année consécutive je ne suis pas pris au salon de la montagne rouge bordel de merde* ». Toutefois, cela ne constitue pour l'artiste qu'une pratique quotidienne décorrélée de son art, une exploitation du numérique, une manière d'affirmer sa posture sans forcément faire œuvre.

Cette posture peut parfois s'apparenter à une forme de pédagogie institutionnelle, un moyen de communiquer avec les instances du monde de l'art en débordant un peu des cases. C'est notamment le cas lorsqu'il expose clandestinement à l'occasion de Jeune Création 68 dans la cour vitrée des Beaux-Arts de Paris où il est alors étudiant. Cette même idée ressort lorsqu'il postule à (et obtient) une résidence à La Station (Nice) avec une lettre de motivation fantaisiste dans laquelle il explique vouloir passer quelque temps au soleil. Gwendal Coulon s'attache dès lors à mettre les institutions face à leurs contradictions, à lutter contre une précarisation matérielle, sociale et intellectuelle d'artistes sur-sollicités. Explorant les marges du système économique artistique, il vend certaines de ses œuvres sur des plateformes type leboncoin précédemment citées, s'émancipant du marché de l'art prévalent et jouant des codes de la domesticité et de la décoration industrielle qu'arborent hôtels et Airbnbs. Il admet néanmoins être parfois rattrapé dans son envie d'échapper au mouvement tourbillonnaire d'une économie artistique gangrenée par ses prix et appels à projets compétitifs.

Gwendal Coulon s'attèle également à décortiquer le mythe de l'artiste et à aborder, dans son travail, les mécanismes liés à la starification. L'une des manières qu'il emploie à cet effet consiste à explorer



Reality makes me sick. Panneau extérieur sur la façade de la librairie b09K, Gangsha, Chine, invitation Yue Yan. 2023.

Monochrome is not dead, acrylique sur soie. 70x70cm. 2017.



l'anonymat, répondant à une forme de fantasme de vouloir être quelqu'un d'autre. À la façon de Pierre Huyghe et de son alter ego Piro Kao, l'artiste est tour à tour djordjevic quand il fait de la musique ou imagine *This Person Doesn't Exist* (2018), un projet de dessins d'après des photos générées par une IA, permettant de graver par la mine de plomb des visages virtuels fictifs voués à disparaître. Un peu plus tard, dans *Homonymus* (2022), il donne la part belle à des homonymes de plasticien·nes célèbres qui elle·eux-mêmes ont une pratique artistique, révélant leurs potentielles frustrations, et questionnant la thématique, récurrente dans son travail, de la parentalité de l'œuvre. L'amour des mots suinte des parois de la pratique artistique de Gwendal Coulon, lequel s'attache à poétiser le quotidien et s'empare de courts poèmes et autres tautologies qui viennent s'insérer avec une grande justesse dans l'ensemble de son œuvre. Certaines de ses séries, comme celle des carrés de soie qu'il expose ou manœuvre dans ses performances rendent ainsi compte de son appétence pour les mots qui viennent s'orchestrer dans des slogans imagés comme « *Monochrome is not dead* ». Transformant le régime d'action de la musique punk dans le domaine de la peinture sur soie, il pose des devises qui deviennent prétextes à prêter sa voix à d'autres, à donner vie à des idées qui tiennent en une phrase de type : « *Je vais bien* ». Cette série démontre également sa connaissance de et son amour pour l'histoire de la peinture, et pour certains mouvements qu'il personifie pour l'occasion.

« On passe notre temps à faire des dossiers absurdes pour des résidences qu'on n'obtient pas. On nous demande des projections à 6 mois, à 1 an. [...] Quand je postule, maintenant je dis : "S'il vous plaît, prenez-moi, je veux juste un endroit où travailler<sup>3</sup>". »

Cette poétisation transparait aussi lorsqu'il joue à 1-2-3 soleil avec des coccinelles dans l'une de ses vidéos, écrit des anti-sèches sur ses bras au cours de certaines de ses performances ou réussit aussi à nous faire retomber en enfance en écrivant des lignes, tel un gamin puni qui s'applique et déclare : « *Quand je serai grand je serai peintre pour faire des tableaux. La maîtresse dit que c'est pas possible mais moi j'y crois car il faut croire dans ses rêves.* »

La thématique de l'enfance semble en effet constituer le fil rouge de son travail. Une enfance dont il n'a que peu de souvenirs, juste des fulgurances qu'il reproduit et met en scène dans la plupart de ses pièces. Des images mentales qui prennent corps dans l'espace ou de l'espace par son propre corps. Lorsqu'il fabrique des faux billets de manière

industrielle, qu'il reproduit sa chambre d'adolescent dans une galerie ou pense un diablo en céramique, c'est une fragilité juvénile délicieuse qui s'offre à nous et me paraît constituer la base du vocabulaire plastique de Gwendal Coulon.

Si la maîtresse dit que ce n'est pas possible, moi aussi, je pense qu'il a raison d'y croire. Car sous la blague et le bruit se cache aussi et surtout un artiste pluridisciplinaire qui s'attache à rendre poétique l'ordinaire, à exorciser ses démons intérieurs. À faire, montrer, consigner et archiver – dans un ballet chorégraphique bien plus méthodique que son apparence trublionne et humoristique ne pourrait l'indiquer – ce que signifie être un plasticien émergent en France aujourd'hui.

Par Sarah Lolley

I do money (série en cours), papiers collés, dimensions variables. 2023/2024. © Gwendal Coulon

